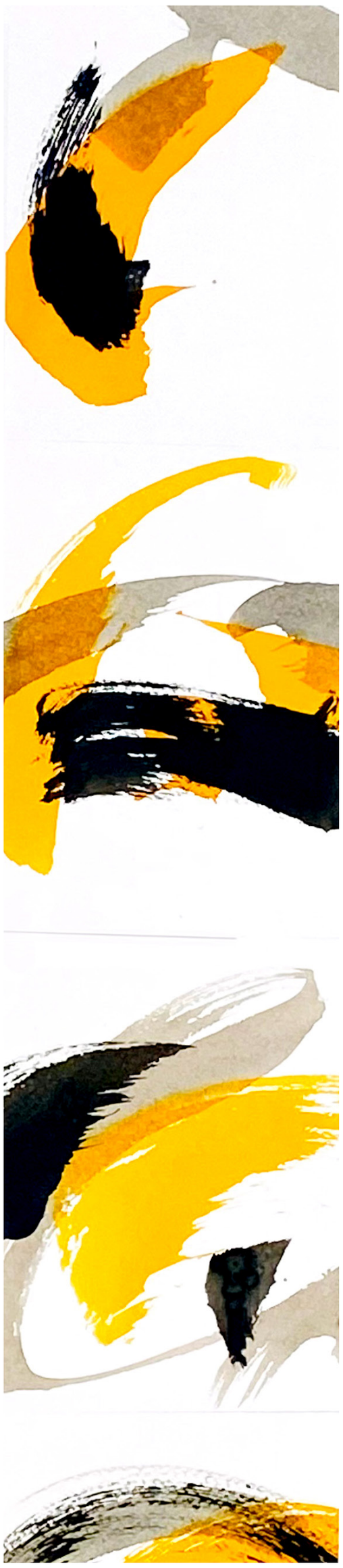
robertoostinelli

sequenze

la couleur dessinée



1

D'emblée ce qui frappe dans les signes calligraphiés sur papier de Roberto Ostinelli, à part la vivacité du mouvement que l'on pressent à l'origine de chaque trait, c'est surtout leur mode d'apparition, la manière, dont ils sont agencés, ordonnés, combinés.
Leur mise en situation privilégie tantôt le caractère unique de chaque dessin ou leur association pour former des séries courtes ou longues s'enchaînant à l'horizontale ou à la verticale, en particulier pour les grands formats.
Chaque version compose une unité, et ces différents motifs, à leur tour, s'intègrent à l'intérieur de ce qui s'apparente à une partition musicale. Goût de l'agencement et du rythme. Faut-il y voir une disposition biographique de celui qui, architecte et musicien de jazz, a été, pendant une trentaine d'années, le concepteur d'expositions remarquées du Centre Pompidou au musée d'Orsay ?
Sans nul doute, mais soulignons plutôt l'intérêt qui porte ce disciple du Bauhaus à croiser toutes les disciplines, à prendre des chemins de traverse en allant titiller l'inconnu.

2

Voilà peut-être, la vraie ardeur qui anime ce tessinois amateur de précision suisse et de perturbations imprévisibles. Rien de spectaculaire, des décrochages minimes qui entravent l'allure annoncée. Des riffs qui glissent là où l'on ne les attendait guère. Refrain à une voix qui se démultiplie, et du coup, ce concert de l'infime prend de l'ampleur. Loin des gâteries agaçantes du coup de pinceau évanescent soi-disant oriental, nous sommes dans la mouvance des turbulences naissantes où prime la légère palpitation des figures aquarellées. Ce presque rien de tremblé sans quoi la beauté ne pourrait émerger sous peine de s'asphyxier de sa propre splendeur.
À l'exemple de la mouche1 qui, prise au piège tissé de l'araignée, en bouscule l'architecture tout en apportant par son intrusion même une irrégularité bienvenue, comme si toute appréciation de la perfection ne pouvait se passer d'une altération minimale.

1 Je dois l'anecdote du bienheureux diptère à R.Ostinelli, qu'il en soit ici chaleureusement remercié

3

l'élan et l'appui du geste

Se défaire en somme de la rigidité qui accompagne parfois le trop-plein d'excellence. Mais comment obtient-on cette exactitude aussi assurée qu'instable ? En restant au plus près du geste, en suivant les directions prises par la main gauche de Roberto Ostinelli qui, le plus souvent, prend l'appui de son élan de la droite vers la gauche. Est-ce à dire que les gauchers se débrouillent autrement dans leur déplacement ? On ne s'y arrêtera guère. Pourtant, cette particularité a son importance puisqu'elle concerne finalement tout le régime des orientations gestuelles, les inclinaisons vers le haut, vers le bas, les latéralités, bref toute la gamme des tracés.
Nous nous sommes mis à les poursuivre, à saisir leur vitesse de croisière ou leur accélération soudaine tout en notant les débuts et les fins quand les parcours commencent dans l'épaisseur de l'encre pour se raréfier au terme de la trajectoire. Et bien sûr, au cœur de cette économie des pleins et déliés, des courbes et des angles, il y a les tonalités, ces jaunes clairs et ces noirs sourds qui se superposent.

4

Les rouges surtout tantôt pâles ou pris d'ivresse qui s'avancent à longues enjambées ou se rétractent au gré de la décision des doigts, de l'instinct lâché par la pensée ou repris en bride,sans savoir vraiment qui prend les rênes. Mais qu'importe, seul l'allant compte dans ces séquences impérieusement emportées dans le cycle de leur `irrésistible progression.

la réverbération des blancs

S'apparentant au flux inépuisable des études pour piano de Philip Glass, le dynamisme infatigable des séries peintes ne disposant pas de la durée musicale, se construit sur l'omniprésence des blancs, ces surfaces non traitées, laissées en réserve et sur lesquelles se réverbèrent le flot des pigments. Elles constituent l'ostinato de cette peinture, sa formule mélodique.
Un fragment de papier non touché toujours là et cependant de taille variable, car s'il éclaire la marche des couleurs, il est en retour sculpté par elles.

5

Ce va-et-vient ici donne le socle de ce modeste infini qui n'en finit pas de se perpétuer. Cette compagnie du blanc et des couleurs avec une prédilection pour le rouge dépend en partie d'une préférence personnelle de Roberto Ostinelli pour les peintres de la Renaissance italienne.
Et tout particulièrement cette *Chasse de nuit*, un tableau de Paolo Ucello (1470), où ces deux registres privilégiés festoient de conserve. Dans le répertoire des blancs, la ronde des chiens, qui, en s'éloignant vers le fond de la forêt obscure, se superpose aux cercles formés par les pâquerettes des sous-bois et fait ressortir tout l'éclat des grenats et des pourpres associés aux cavaliers ainsi qu'aux harnachements des montures.
Ce mariage des tons favorise leur distribution, leur dissémination sur la toile. Principe qui va être repris, étudié, reformulé, expérimenté d'autant que l'approche des couleurs ne va pas de soi. Le tessinois, dessinateur au plus tôt de son âge, laissait sa mère colorier ses créations,

6

n'étant pas très à l'aise pour s'emparer librement du nuancier. Cette réticence l'habitera longtemps dans le sens où cette compétence lui semblait hors d'atteinte en tout cas loin de toute familiarité. Embarras positif puisque rien dans ce domaine ne lui paraît évident. Il lui reste alors l'exploration, l'enchaînement des variations à partir de la base des blancs pour tester la vibration appropriée. Discerner la bonne température de l'orangé, peser ce vert exténué, éclairer la minceur de ce bleu solitaire, autant d'essais effectués en regard de la réserve qui, à son tour, n'a rien d'immobile. Entre la partie épargnée et celle recouverte, affleure ce jeu des pressions, des tensions plastiques qui s'affrontent. Face-à-face particulièrement avantageux puisqu'en assurant la mobilité du duo, il préserve son ambiguïté et maintient la couleur dessinée dans l'inédit de sa course.

Bertrand Raison
12 août 2025